

exposition

Voyageurs français en Chine

Plus de trois siècles d'échanges et de rencontres

Exposition conçue et produite par la Bibliothèque universitaire de La Rochelle

La Rochelle
Université

Les mathématiciens du Roi en Chine

En 1685, face à la montée en puissance de missions étrangères, Louis XIV envoie une ambassade en Chine, menée par le chevalier de Chaumont, accompagné par six pères jésuites avec le titre de « Mathématiciens du Roi ».

Ils ont pour mission de s'intégrer à la Chine, en connaître la civilisation, séduire les élites par la science occidentale et convertir l'ensemble du pays.



Joachim Bouvet

Entré dans la Compagnie de Jésus en 1676 à l'âge de 17 ans, il débarque à la cour de l'empereur Kangxi pour y enseigner les mathématiques. Au cours de son séjour, il réalise des relevés de terrain pour l'établissement d'une carte générale de la Chine dans la région de la Grande muraille.

Jean-François Gerbillon

Il entre au noviciat de la Compagnie de Jésus en 1670 et est ordonné prêtre le 16 décembre 1682. Astronome et mathématicien, il voyage avec la suite impériale jusqu'à la frontière extrême-orientale avec la Russie.

Lors d'un de ces voyages, il accompagne des commissaires chargés d'instituer de nouvelles lois chez les tatars Kalkas. Il profite de cette occasion pour mesurer la latitude et la longitude de nombreux sites tartares.

Jean de Fontaney

Membre de la Compagnie de Jésus, son édition du Planisphère lui avait valu le titre de membre correspondant de l'Académie des sciences avant d'être appelé par le Roi pour faire partie de la mission envoyée en Chine.

Grâce aux remèdes apportés d'Europe, le père de Fontaney guérit l'Empereur Kangxi, atteint d'une grave maladie. Le souverain le logeât dans son propre palais et l'autorisa à revenir en Chine à deux occasions.

Claude de Visdelou

Né au château de Bienassis en Bretagne, Claude de Visdelou entre au noviciat des Jésuites de Paris le 6 septembre 1673. Au terme de sa formation spirituelle et intellectuelle, il est ordonné prêtre à Paris.

Très brillant, il est nommé en 1708, vicaire apostolique de Guizhou.

Cependant, seul jésuite à soutenir les vues du délégué pontifical concernant la question des rites chinois, il est en désaccord profond avec ses confrères et se voit contraint de s'éloigner dès 1709. Il se retire à Pondichéry, auprès des Capucins, où il s'adonne à un intense travail intellectuel de sinologue durant les trente dernières années de sa vie.

Voyageurs français en Chine

Gabriel Bonvalot



Né à Épagne dans l'Aube le 13 juillet 1853, Gabriel Bonvalot fait des études à Brienne puis au Lycée de Troyes. Arrivé à Paris au lendemain de la Guerre de 1870, il est saisi par le démon des voyages.

Après deux premières expéditions en 1880 et 1886 dans les régions musulmanes de l'Empire russe où il se rend jusqu'à la frontière afghane, traverse les monts Alaï et parvient au Cashmire, il entreprend, en 1889, une expédition financée par le Prince Henri d'Orléans, qui l'accompagne.

Le projet des deux explorateurs est de rallier le Tonkin, en Indochine française, en traversant l'Europe et la Russie en train puis de continuer à pied ou à cheval dans le Turkestan chinois. En septembre, après avoir franchi les Tian-Chan ou Monts célestes, Bonvalot et ses compagnons parviennent au bord du Lob Noï, un grand lac entouré de sables.

En fin d'année, ils franchissent l'Altyn-Tag, à plus de 5000 mètres d'altitude au milieu d'une tempête de neige. Après un mois de traversée de l'immense plateau tibétain, l'équipée rencontre le 31 janvier 1890, des nomades poussant des troupeaux de yaks.

Le 5 avril, à la suite de longues palabres, Bonvalot et le Prince d'Orléans prennent la route de la Chine par Batang. Du Mékong au Yang-Tse, les collections zoologiques s'enrichissent de nouveaux spécimens au cours de chasses fructueuses.

Le 23 avril, l'expédition rejoint un premier comptoir où des commerçants chinois échangent du musc contre du thé. Après quelques rivières traversées, ils atteignent la province du Gonjo où les autorités chinoises les empêchent de poursuivre leur route.

Avec l'aide du consulat britannique, les explorateurs gagnent Tasienlou et les collections rassemblées sont acheminées vers le port de Canton.

Bonvalot rejoint Paris où il reçoit un accueil triomphal dans une capitale fière d'avoir vu un français rivaliser avec les explorateurs anglais.

À la suite, il est élu député et devient un fervent défenseur des menées coloniales de la France.



Traversée du Tibet par Gabriel Bonvalot (juillet 1889 - septembre 1890) dessinée par Jules Hansen d'après les dessins du Prince d'Orléans



Voyageurs français en Chine

Paul Claudel



Né le 6 août 1868 à Villeneuve-sur-Fère dans l'Aisne, Paul est le frère de la célèbre sculptrice Camille Claudel. Il étudie le droit et la philosophie avant de se tourner vers l'écriture. Ses premiers poèmes sont publiés en 1890.

En 1893, il débute une carrière diplomatique, tout d'abord comme premier vice-consul à New-York puis à Boston et en 1895, il est nommé ensuite consul à Shanghai où il réside pendant quatorze années.

La Chine qu'il découvre est à l'opposé de l'Europe du XIXe siècle, secouée par l'avènement de la science et du progrès et si l'homme et l'artiste font l'éloge de la Chine et de la culture chinoise, le diplomate livre une analyse plus critique de la situation économique de l'Empire du milieu.

Ses différentes affectations lui permettent de parcourir la Chine du Sud au Nord, d'Hong-Kong à Hankou et surtout Fuzhou et Tianjin. Profondément marqué par cette expérience, il compose pendant sa mission certaines de ses œuvres les plus importantes.



photo de Paul Claudel en Chine

« Comme j'aime la Chine ! Il y a ainsi des pays que l'on accepte, que l'on épouse, que l'on adopte d'un seul coup comme une femme, comme s'ils aient été faits pour nous, et nous pour eux ! »

Quelques mois avant de repartir vers l'Europe il assiste la délégation française aux funérailles de l'Impératrice Ci Xi et du Fils du ciel, Guangxu.

De retour en France, il participe à une conférence sur la poésie française et l'Extrême-Orient, largement consacrée à la Chine.



l'Impératrice Ci Xi
(1835-1908)



l'Empereur Guangxu
(1871-1908)

Voyageurs français en Chine

Alexandra David Néel



Née le 24 octobre 1868 à Saint-Mandé, en région parisienne, la jeune Alexandra manifeste rapidement une volonté farouche d'indépendance, fuyant l'enseignement religieux auquel sa mère était très attachée.

Adolescente, elle suit des études de musique et d'art lyrique et à la suite d'un voyage à Londres, elle étudie les philosophies orientales et apprend le sanskrit.

C'est pendant cette période qu'elle côtoie le communard Elisée Reclus, qui l'initie aux idées anarchistes et féministes de l'époque. En 1889, elle est une des premières femmes d'Occident à se convertir au bouddhisme.

Après une courte carrière de chanteuse lyrique qui la conduit sur les scènes d'Europe, d'Orient et d'Asie, elle épouse en 1904, à l'âge de 36 ans, Philippe Néel de Saint-Sauveur mais le quitte en 1911 pour rejoindre les Indes.

En 1891, Alexandra David-Néel avait déjà entrepris un premier « pèlerinage mystique » en Orient, où elle avait découvert la splendeur exotique de Ceylan et traversé l'Inde, jusqu'au pied de l'Himalaya.

Août 1911, elle quitte la France pour 18 mois d'études en Asie... Qui dureront 14 années.

Après un détour par l'Inde, Alexandra David-Néel arrive fin 1912 au Népal. Sur la frontière nord, proche du Tibet, elle s'exerce à la rude pratique des yogis pendant deux ans et demi, dans une caverne à plus de 4000 mètres d'altitude.

En juillet 1916, l'infatigable voyageuse pénètre clandestinement au Tibet, visite de nombreux monastères et rencontre le Tachi-Lama et le Panchen-Lama.

Expulsée en septembre 1916 par les britanniques, qui lui reprochent d'avoir franchi la frontière tibétaine sans autorisation, elle voyage au Japon où elle rencontre le moine philosophe Ekai Kawagushi.

Elle quitte rapidement le Japon pour se rendre en Corée, où elle fait quelques rencontres intéressantes et visite des monastères perchés dans la montagne, puis débarque en Chine qui est à l'époque déchirée par les guerres civiles et ravagée par les épidémies.

Début 1921, elle se lance sur les pistes du Tibet oriental mais doit renoncer à gagner Lhassa où elle est reconnue et refoulée vers la Mongolie.

Elle décide alors de se faire passer pour une tibétaine, se joint à une troupe de pèlerins et survit en mendiant.

En 1924, après dix années d'efforts, Alexandra David-Néel pénètre enfin dans Lhassa où elle parcourt tous les quartiers de la ville et visite le Potola, pays du Dalai-lama, avant d'être une fois de plus expulsée.

En 1927, elle regagne la France où elle va multiplier les conférences et écrire beaucoup, dont *Le voyage d'une parisienne à Lhassa*.

Alexandra David-Néel s'éteint en 1968 à l'âge de 101 ans. Femme d'action, elle a sacrifié sa vie familiale à son ambition d'exploratrice. Ses cendres seront dispersées en 1973 dans le Gange.



Alexandra David-Néel portant l'une de ses tenues de cantatrice



La maison d'Alexandra David-Néel, en costume traditionnel tibétain



La maison d'Alexandra David-Néel, aussi appelée Samten Dzong (signifiant « forteresse de la méditation » en tibétain), abrite aujourd'hui un musée

Voyageurs français en Chine

Ernest Doudart de Lagrée

Né le 31 mars 1823 à Saint-Vincent-de-Mercuze, en Isère, Ernest Doudart de Lagrée est élève de l'École polytechnique en 1842, aspirant de 1^{ère} classe en 1845, lieutenant de vaisseau en 1854, il fait la guerre de Crimée et est décoré de la Légion d'honneur à cette occasion.

En 1866, le gouvernement français lui confie le commandement d'une expédition ambitieuse. L'objectif ? Remonter le Mékong pour vérifier s'il constitue une voie navigable permettant de relier Saïgon au sud de la Chine (le Yunnan).

La remontée vers la Chine

Accompagné de Francis Garnier et d'une équipe de savants, Doudart de Lagrée entame une remontée éprouvante. L'expédition doit faire face à de nombreux obstacles naturels, les chutes de Khone et les rapides du Haut-Mékong brisent l'espoir d'une navigation commerciale aisée ainsi qu'à l'épuisement physique, les membres de l'équipe souffrent de malaria, de dysenterie et marchent souvent pieds nus dans la jungle.

L'arrivée dans le Yunnan

Malgré ces difficultés, l'expédition pénètre en Chine par la province du Yunnan en 1867. C'est ici que l'aspect «voyage en Chine» prend tout son sens :

- Exploration scientifique : Doudart de Lagrée et ses hommes sont parmi les premiers Européens à documenter de manière systématique les régions montagneuses du sud de la Chine.
- Rencontres politiques : Ils arrivent en pleine révolte des Panthay (une rébellion musulmane contre la dynastie Qing). Malgré le chaos, Lagrée tente de négocier et d'étudier les routes commerciales locales.
- L'étude des ressources : L'équipe s'intéresse de près aux mines de cuivre et de métaux précieux du Yunnan, espérant trouver là une source de richesse pour les colonies françaises.

Une fin tragique à Tong-Tchouan

L'acharnement de Doudart de Lagrée finit par lui coûter la vie. Très affaibli par des ulcères aux jambes et une maladie du foie, il ne peut atteindre la capitale du Yunnan.

Pendant que son second, Francis Garnier, part en reconnaissance vers Dali, Doudart de Lagrée s'éteint à Tong-Tchouan (aujourd'hui Dongchuan) le 12 mars 1868. Ses compagnons, par respect pour leur chef, ramèneront son corps à Saïgon.



Membres de la Commission d'exploration du Mékong sur le site d'Angkor. De gauche à droite : Francis Garnier, Louis Delaporte, Lucien Joubert, Clovis Thorel, Louis de Carné et Ernest Doudart de Lagrée. Gravure à partir d'une photographie d'Émile Gsell.



Monument funéraire Ernest Doudart de Lagrée. Il a été inauguré par le président Félix Faure et le maire de Grenoble, Stéphane Jay, le 15 août 1896 au square des Postes à Grenoble (actuel square Docteur-Martin). Lors du réaménagement de ce square en 1968, il est transféré à Saint-Vincent-de-Mercuze, sa ville natale.

Voyageurs français en Chine

Francis Garnier



Francis Garnier naît à Saint-Etienne le 25 juillet 1839. Après de bonnes études au Lycée de Montpellier, il entre en 1856 à l'École navale et un an plus tard, voyage au Brésil et dans les mers du Sud.

Il a 21 ans et le grade d'Enseigne de vaisseau lorsqu'il découvre la Chine. Sous les ordres de l'amiral Charner, il participe à la prise de Pékin et au sac du Palais d'Été par les troupes franco-britanniques puis est chargé de l'administration de la ville chinoise de Cholon.

Il publie en 1864 et 1865 deux brochures qui analysent la situation politique, économique et sociale de la Cochinchine française.

Le 5 juin 1866, il entreprend, sous les ordres du Commandant Doudart de Lagrée, une mission d'exploration du Mékong qui a trois buts : scientifique, politique et diplomatique.

Les colons français voient dans ce fleuve une route privilégiée vers la Chine et son immense marché.

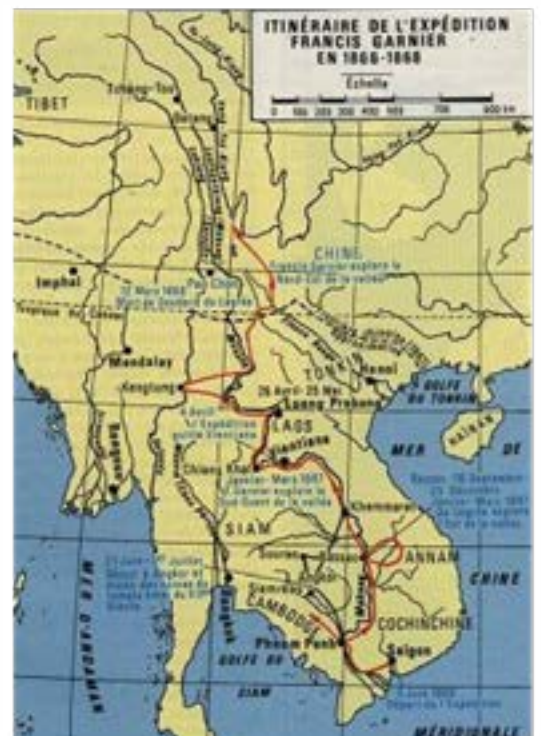
Après avoir traversé le Cambodge, le Laos et la Birmanie, l'expédition atteint la vallée du Yang-Tsé-Kiang qu'elle descend jusqu'à Shanghai.

En 1870, il s'installe dans la ville chinoise avec son épouse dans le but de poursuivre l'œuvre géographique de l'expédition Doudart de Lagrée, de reconnaître jusqu'au Tibet le cours supérieur du Mékong et d'essayer de jouer le médiateur entre le pouvoir impérial chinois et les rebelles musulmans.

Au terme de ces voyages, il rentre en France où il reçoit en 1871 la médaille d'honneur du Congrès de Géographie.



Membres de la Commission d'exploration du Mékong sur le site d'Angkor. De gauche à droite : Francis Garnier, Louis Delaporte, Lucien Joubert, Clovis Thorel, Louis de Carné et Ernest Doudart de Lagrée. Gravure à partir d'une photographie d'Émile Gsell.



Itinéraire de la mission d'exploration du Mékong



Chine Méridionale, Populations mixtes du sud YUN-NAN, lithographie originale publiée dans l'Atlas du voyage d'exploration en Indo-Chine effectué pendant les années 1866, 1867 et 1868, par une commission Française, présidée par M.le capitaine de frégate Doudart de Lagrée

Voyageurs français en Chine

Louis Liotard et André Guibaud

Louis Liotard (1904-1940) est un explorateur et géographe français qui a entrepris avec son confrère et ami, André Guibaud (1904-1966) d'explorer et cartographier les régions des marches tibétaines, de la Salouen au Mékong.

Liotard et Guibaud quittent la France en avril 1936. Ils passent le reste de l'année dans le village de Bailhanluo où se situe une mission catholique des Missions Étrangères de Paris et où ils resseront jusqu'en février 1937.

Ils profitent de ce long séjour pour réaliser de nombreuses photographies de la région et de ses habitants. Ce travail constitue un témoignage exceptionnel des conditions de vie dans les vallées de la Salouen, du Mékong et des vallées environnantes et met en lumière la présence catholique en Chine et l'engagement et l'action des pères MEP auprès des populations locales au début du XX^{ème} siècle.

Le 15 juin 1937, ils décident, à Paris, de fonder un club d'explorateurs : la Société d'explorateurs français (SEF) est née.

Lors d'une seconde expédition, en 1939-1940, ils partent de Kangding, dans l'Est du Sichuan et se dirigent vers le pays Ngolo au Nord.

Louis Liotard y est tué dans une embuscade tendue par les tibétains.

Lieutard, quant à lui, est engagé dans les Forces françaises libres en novembre 1940, il est délégué en Chine du Comité national français de 1942 à 1943.

Entre Salouen et Mékong
Photos prises dans le Yunnan
par les explorateurs Liotard et Guibaud
issues des collections MEP >



Voyageurs français en Chine

Paul Pelliot



Quatrième d'une famille de neuf enfants, Paul Pelliot naît à Paris le 18 mai 1878. Il fait de bonnes études au Collège Stanislas puis au Lycée Charlemagne. Une fois bachelier, il devient diplômé de l'École libre des sciences politiques et de l'École des langues orientales en 1897.

En 1899, une fois son service militaire achevé, il est envoyé à Pékin par l'École française d'Extrême-Orient afin d'y récupérer des documents mais la ville est assiégée par la Révolte des Boxers, mouvement opposé aux réformes, aux étrangers occidentaux et au pouvoir féodal.

Pelliot parvient néanmoins à défendre les légations, et les manuscrits sauvés sont ramenés à Paris et constituent le noyau du fonds chinois de la Bibliothèque nationale de France.

En 1906, Paul Pelliot est nommé à la tête d'une grande mission d'exploration qui sillonne pendant deux ans les vastes étendues d'Asie centrale et orientale. Durant ce séjour, il visite les grottes de Mogao dans la province de Gansu, sélectionne et achète plusieurs milliers de manuscrits, divers objets et des peintures, rencontre le moine taoïste Wang Yuanlu avec lequel il s'isole pendant trois mois.

En fin de périple, Pelliot se rend à Pékin où il noue des liens avec des savants et des érudits locaux.

De retour à Paris, il dépose la plupart des collections ramenées au Musée du Louvre puis au Musée Guimet.

En 1911, une chaire de langues, histoire et archéologie de l'Asie centrale est créée à son attention au Collège de France.

En 1928, il est nommé attaché militaire à Pékin où il rejoint le Général Maurice Janin pour aider les armées blanches en Sibérie et en Mongolie.

À partir de 1930, à Paris, il enseigne à l'École des langues orientales et parallèlement, devient conservateur du Musée d'Ennery, rattaché au Musée Guimet. Il est aussi membre de la Société asiatique dans le groupe des orientalistes et cofondateur de l'Institut des hautes études chinoises.



Charles Nouette, France, Gare non identifiée, les caisses rapportées par la mission, 1909.
© Musée Guimet, Paris



Charles Nouette, Ouh, notre campement, [de gauche à droite, Louis Vaillant, Paul Pelliot, Ting (au premier plan) et Carl Gustaf Mannerheim], détail, entre le 29 juillet et le 11 août 1906.



Paul Pelliot en janvier 1908 à Hami avec les mandarins militaires et civils et leur escorte. Yang Jinbang au milieu et Liu Runtong à droite [photo Charles Nouette]

Voyageurs français en Chine

Léon Rousset



Professeur de sciences, Léon Rousset est nommé en 1868 à l'arsenal de Fou-Tcheou, nouvellement créé par les Français, à la demande du gouvernement chinois.

Pendant un séjour de six ans, Rousset ne quitte Fou-Tcheou que pour deux courts voyages.

En 1874, son engagement sur place terminé, il décide de découvrir plus concrètement cette Chine qu'il ne connaît que superficiellement.

Il se rend d'abord à Shanghai puis remonte le Yangtsé jusqu'à Han-Khéou, terme des influences européennes en Chine. De ce périple à travers le pays qui le passionne, Rousset rapporte de précieuses chroniques et des récits détaillés.

« Ce n'est pas sans tristesse et sans regrets que l'on voit arriver le jour où il faudra abandonner un pays que l'on a habité pendant de longues années ; je m'en étais presque fait une seconde patrie... J'avais surtout un regret : celui de n'avoir guère vu la Chine que dans les ports ; j'aurais voulu pouvoir pénétrer dans l'intérieur de ce grand empire, parcourir quelques régions encore inconnues, et prendre dans ces provinces éloignées la vie chinoise sur le vif. »

En septembre 1874, il arrive à Hong-Kong, dernière étape avant son retour en Europe, où il essuie un terrible typhon qui ravage la ville.

De retour en France, Léon Rousset multiplie les conférences et publie de nombreux articles afin de mieux faire connaître l'Empire du milieu.

Membre de la Société de géographie de Paris, il est chargé d'un cours sur la Chine à l'École libre des sciences politiques. En 1878, il publie *À travers la Chine*, récit de ses voyages dans lequel il décrit les paysages, les villes et les coutumes du pays.



L'arsenal de Fuzhou dans les années 1870



Une rue à Lan-Tchéou



Voyageurs français en Chine

Victor Segalen



Né à Brest en 1878, Victor Segalen effectue sa scolarité au Collège des Jésuites Notre-Dame-de-Bon-Secours. En 1895, il s'inscrit à la Faculté des Sciences de Rennes, puis en 1897, étudie à l'École principale du Service de santé de la Marine à Bordeaux. Il aurait souhaité devenir officier de marine mais sa forte myopie l'en a empêché.

Devenu médecin, il est affecté en 1903 en Polynésie où un cyclone a ravagé l'archipel des Tuamotu. Au cours de ce séjour, il rassemble les éléments qui lui serviront pour son ouvrage *Les Immémoriaux* conçu sur le thème de la mort lente de la civilisation polynésienne.

Après l'Océanie, Segalen se passionne pour l'Extrême-Orient dont le mystère attise sa curiosité. En 1908, il décide de s'initier à l'étude du chinois et suit des cours à l'École des langues orientales du Collège de France.

En 1909, il réussit l'examen d'élève-interprète de la Marine et obtient un stage de deux ans en Chine. À Tientsin, il rencontre Paul Claudel pour qui il voue une admiration certaine et avec lequel il partage une passion pour l'orientalisme.

Segalen entreprend ensuite une expédition de dix mois en compagnie de l'écrivain Gilbert de Voisins. En mars 1910, il s'installe à Pékin avec femme et enfant. L'année suivante, il seconde le médecin Joseph Chabaneix pour soigner des chinois affectés par la peste.

En 1913, il participe à une grande mission d'exploration consacrée aux monuments funéraires de la dynastie des Han et financée par le Ministère de l'instruction publique français.

Au départ de Pékin, la mission d'exploration atteint Luoyang le 3 février 1914, visite les grottes bouddhistes de Longmen et parvient le 16 février à Lin-t'ong dans la vallée de la Wei où Segalen et ses compagnons découvrent les sépultures de souverains datant des XII^e et XI^e siècles avant l'ère chrétienne ainsi que la statue d'un cheval dominant un barbare, la plus ancienne de la statuaire chinoise.

La mission achevée, Segalen souhaite se rendre en Birmanie mais il est rappelé en France pour soigner les blessés de la Grande Guerre.

En 1917, il est renvoyé en Chine pour recruter des travailleurs destinés à remplacer les ouvriers qui combattent sur le front. Pendant 15 mois, Segalen examine les chinois tout en poursuivant ses recherches archéologiques. Il profite de son temps libre pour étudier et prendre en photo les sépultures de la région de Nankin.

En 1918, il rentre en France et entame les démarches d'un projet de création d'un Institut de Sinologie à Pékin mais son état se dégrade et il est hospitalisé. Le 21 mai 1919, il part en forêt pour une promenade. Son corps inanimé y est retrouvé deux jours plus tard.



Segalen trie et recrute des travailleurs destinés à remplacer les ouvriers qui combattent sur le front



Segalen découvre la statue d'un cheval écrasant un barbare Hiong-nou, tombeau de Houo K'iu-ping mission archéologique en Chine en 1917



Victor Segalen devant une statue mutilée au Sichuan

Voyageurs français en Chine

Jules Gervais Courtellemont

Né à Avon (Seine-et-Marne) en 1863, le jeune Jules émigre en Algérie avec sa famille en 1874. C'est sur cette terre nord-africaine qu'il développe une fascination absolue pour la culture, la religion et les paysages de l'Orient précolonial.

En 1888, il ouvre un studio photographique à Alger. Sa quête d'immersion culturelle culmine en 1894 : il se convertit à l'islam et devient l'un des tout premiers Occidentaux à effectuer, en 1896, le pèlerinage de La Mecque et à en rapporter des clichés clandestins, qu'il publiera dans son livre à succès *Mon Voyage à la Mecque*.

Au tournant du siècle, Gervais-Courtellemont élargit ses horizons vers l'Extrême-Orient. Accompagné de son épouse Hélène Lallemant, elle-même photographe professionnelle et fille de l'explorateur Charles Lallemant, il entame entre 1900 et 1903 une série d'expéditions majeures à travers l'Asie : l'Indochine (notamment le Cambodge et les temples d'Angkor), les marches du Tibet, et surtout la Chine.

Ses travaux photographiques d'une immense valeur anthropologique lui vaudront d'ailleurs la médaille d'or de la Société de géographie de France en 1902.

C'est principalement à travers sa longue exploration de la province du Yunnan (région montagneuse du sud-ouest de la Chine, frontalière de l'Indochine française) que Gervais-Courtellemont marque son passage en Chine. Il tirera de cette aventure un ouvrage de référence publié en 1904 : *Voyage au Yunnan*.

De retour en France, fort de ses clichés asiatiques, il ouvre en 1911 le Palais de l'autochromie à Paris, une salle de projection où il présente ses plaques de verre colorées de la Chine, de la Turquie ou de l'Inde devant un public fasciné.

Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, il utilise son expertise pour devenir photographe de guerre. Il capture les champs de bataille de la Marne et de Verdun en couleurs réelles, publiant les tout premiers livres d'histoire militaire en couleur.

Il s'éteint en 1931, laissant derrière lui plus de 5 500 autochromes aujourd'hui précieusement conservés (notamment au Musée Albert-Kahn).



Jules Gervais Courtellemont et le R.P. Bonhomme dans une pagode de Tong Tchuang Fou, [Yunnan] 1902



Hélène Gervais Courtellemont rendant visite à la femme du sous-préfet à Tong Tchuang, [Yunnan] 1902



Tong Tchuang, Jules Gervais Courtellemont et le R.P. Bonhomme dans l'intérieur d'une pagode, [Yunnan] 1902

Voyageurs français en Chine

Adrien de Maillé-Chalon

Né en 1822 dans l'une des plus illustres familles de la noblesse française, Adrien de Maillé-Chalon embrasse naturellement la carrière des armes. Officier de cavalerie (Chasseurs d'Afrique), il s'illustre d'abord par son courage lors de la guerre de Crimée, où il est blessé. Cette expérience forge son caractère de soldat, mais c'est son affectation ultérieure qui le fera entrer dans l'histoire des récits de voyage.

En 1857, il est attaché à la mission diplomatique et militaire dirigée par le Baron Gros, envoyé en Chine par Napoléon III pour mener la « Seconde guerre de l'opium » aux côtés des Britanniques.

Mais le Comte ne se contente pas de ses fonctions d'officier d'ordonnance. Fin observateur, il documente avec précision les tensions culturelles et militaires.

En décembre 1857, il participe activement aux opérations, notamment à la prise de Canton (Guangzhou).

Contrairement à beaucoup de ses contemporains qui ne voient en la Chine qu'un champ de bataille, Maillé-Chalon s'intéresse à l'architecture, aux mœurs et à l'organisation sociale de l'Empire du Milieu.

Il accompagne la mission vers le nord, jusqu'aux forts de Pei-Ho, ouvrant la voie vers Pékin. Ses carnets de voyage et sa correspondance offrent un regard unique sur les négociations qui menèrent aux traités de Tien-Tsin en 1858, lesquels imposèrent l'ouverture de nouveaux ports au commerce européen.

Le destin du Comte de Maillé-Chalon bascule lors de la reprise des hostilités en 1859. Alors que la mission française tente de remonter le fleuve pour ratifier les traités, elle se heurte à une résistance chinoise imprévue aux forts de Taku.

Adrien de Maillé-Chalon meurt au combat le 25 juin 1859, à l'âge de 30 ans.

Son nom reste attaché à la littérature de voyage grâce à la publication posthume de ses notes, notamment sous le titre *Souvenirs d'un voyage en Chine*. Ses récits sont précieux pour les historiens car ils mêlent la précision technique de l'officier à la curiosité intellectuelle d'un homme du monde, offrant un instantané saisissant de la Chine impériale à l'aube de sa modernisation forcée.



Seconde guerre de l'opium entre la France et l'Angleterre et la Chine (1858-1860) : caricature chinoise du conflit. Un bateau est prêt à aborder la côte sous le regard moqueur d'un groupe de Chinois. À bord du bateau, deux personnages représentant la France et l'Angleterre.



Le traité de Tientsin, ou traité de Tianjin est un traité de paix qui fut signé le 26 juin 1858, clôturant la première phase de la seconde guerre de l'opium (1856-1860). Le Second Empire français, le Royaume-Uni, l'Empire russe et les États-Unis furent les parties concernées. Ce traité permettait l'ouverture de onze nouveaux ports chinois aux étrangers, autorisant des délégations étrangères à Pékin, ainsi que l'activité des missionnaires chrétiens et légalisant l'importation de l'opium.

Voyageurs français en Chine